

RABAN MAUR ET LES GERMAINS

Au ^{xv}^e siècle, la redécouverte de la *Germanie* de Tacite suscita l'enthousiasme des humanistes¹. La linguistique, en définissant une famille de langues germaniques, permit ensuite de revendiquer les Germains décrits par Tacite comme les ancêtres communs de l'ensemble des peuples parlant ces langues. On aboutit ainsi de nos jours en français à l'équivalence entre antiquité germanique et passé allemand, le premier terme pouvant toutefois être connoté négativement : on parle ainsi d'« amitié franco-allemande », mais de « pacte germano-soviétique ». Tels qu'ils ont été conçus entre le ^{xv}^e et le ^{xx}^e siècle, les Germains étaient un ensemble de peuples pour lesquels la pratique de langues aux bases communes faisait supposer une culture et un passé partagés, ce qui permettait une interprétation unifiée de leur destin. Cette définition synchronique des Germains reposait sur une définition philologique bien plus que sur un espace entre Rhin et Danube² : J. Grimm étudiait ainsi sous le nom de « mythologie allemande » le paganisme des peuples décrits par Tacite à la fin du premier siècle de notre ère en Germanie, des Goths du ^{vi}^e siècle présents en Italie et en Espagne, des Anglo-saxons du ^{ix}^e siècle et des peuples scandinaves. Une telle vision synchronique fut renforcée en France par les travaux de G. Dumézil, qui inscrivit les Germains parmi les peuples indo-européens et souligna la continuité de leurs croyances. Son ouvrage sur les dieux des Germains lie ainsi dans une même interprétation les dieux présentés par Tacite et le paganisme évoqué par les sagas scandinaves du ^{xiii}^e siècle³.

L'hypothèse d'une continuité génétique entre ces différents peuples fut abandonnée après guerre, au profit de la seule continuité culturelle : les peuples de langue germanique partageraient les mêmes origines, traditions, institutions et croyances⁴. L'étude des Germains de façon unifiée fut néanmoins progressivement remise en cause, notamment par les chercheurs germanophones, en suivant deux voies. La première s'attache à une nouvelle analyse des éléments supposés communs, mettant en valeur les différences et les ruptures jusqu'ici négligées. La deuxième approche revient sur les conditions dans lesquelles fut élaborée l'hypothèse des caractéristiques communes des Germains.

De telles recherches montrent l'inadéquation des concepts utilisés depuis la Renaissance ; elles incitent à abandonner comme anachronique le terme même de Germains, car il fut quasiment absent des débats entre le ^v^e et le ^{xv}^e siècle⁵. Il y eut néanmoins dans la première moitié du ^{ix}^e siècle une première formulation de l'hypothèse d'une origine et d'un destin communs des Germains, qui s'appuyait sur la reconnaissance de leur parenté linguistique. Raban Maur et ses élèves jouèrent un rôle déterminant dans l'élaboration puis la disparition de cette hypothèse érudite, que je souhaite étudier ici.

Dans la première moitié du ^{ix}^e siècle, les lettrés du monde carolingien commencèrent à s'intéresser aux langues vernaculaires et aux traditions orales. Eginhard rapporte que Charlemagne lui-même se passionna pour sa langue maternelle et ses poèmes⁶. Sa présentation paraît influencée par la *Germanie* de Tacite comme par les portraits des empereurs romains⁷. Elle témoigne ainsi d'un intérêt nouveau pour la culture barbare et sa langue, en relation avec la tradition antique, auquel correspond le texte du *De*

inventione linguarum attribué à Raban Maur. Ce court traité fut édité pour la première fois en 1606 par Melchior Goldast à partir de manuscrits désormais disparus⁸. Nous ignorons les raisons qui ont poussé cet humaniste à attribuer ce texte à Raban Maur, alors que les manuscrits aujourd'hui conservés ne comportent pas de nom d'auteur⁹ et que ce texte qui n'avait jamais été mentionné auparavant parmi les œuvres de Raban¹⁰. Néanmoins, le *De inventione linguarum* paraît bien lié à Fulda, le monastère que Raban dirigea de 822 à 842, car il explique un système de notations sans voyelles en remarquant : « On dit que le saint archevêque et martyr Boniface, venant de chez les Anglo-saxons, exposa cela à nos prédécesseurs¹¹ ». La mention de Boniface semble bien renvoyer à son rôle dans la fondation de Fulda en 744¹².

Le traité présente une suite d'alphabets : les alphabets grec, latin et hébreu, l'alphabet secret de la *Cosmographie d'Ethicus*, mais aussi un alphabet runique mêlant les formes anglo-saxonnes et scandinaves. Suivant les manuscrits actuellement connus, ces runes sont introduites de trois manières différentes :

En effet, nous transcrivons ci-dessous les lettres qu'utilisent les Marcomans, que nous appelons les Normands, de qui ceux qui parlent la langue tudesque tirent leur origine. Avec ces lettres, ceux qui sont encore empêtrés dans les rituels païens prennent soin de faire connaître leurs poèmes, leurs incantations et leurs divinations¹³.

On dit que ces formes de lettres furent inventées parmi le peuple des Normands et qu'ils les utilisent encore pour conserver la mémoire de leurs poèmes et de leurs incantations. Ils leur donnèrent le nom de *runstafas* parce que, selon moi, en les recopiant chacun à leur tour, ils révélaient les secrets dissimulés en elles¹⁴.

Les Normands utilisent les lettres suivantes, écrites en vermillon, dans leurs poèmes et les appellent runes. De plus, certains pensent que, une fois les peuples des Goths et des Vandales sortis du territoire des Normands puis venus à travers la Germanie et l'Italie jusqu'à la mer et enfin transportés par elle en Afrique, la religion chrétienne crût parmi eux et une partie d'entre eux devint chrétiens. Leurs savants traduisirent aussi bien le Nouveau que l'Ancien Testament dans leur langue, c'est-à-dire la langue tudesque ou teutonne avec ces lettres¹⁵.

Les trois versions du *De inventione linguarum* ont en commun de lier un alphabet runique anglo-saxon et scandinave aux Normands et à leurs pratiques païennes divinatoires. Deux fois, les Normands sont assimilés à des peuples plus anciens, les Goths, les Vandales ou les Marcomans, et leur langue est considérée comme tudesque. Ce traité établit l'hypothèse d'une continuité entre des peuples de l'antiquité et des peuples contemporains, manifestée par leur culture et justifiée, deux fois sur trois, par leur langue. En ce sens, même si le terme de Germains n'apparaît pas, ce traité formule, sans doute pour la première fois, l'hypothèse d'une unité de culture et de destin des peuples de langue germanique à travers le temps et l'espace. La reconnaissance de la parenté linguistique entre les Goths du IV^e siècle et les Normands d'une part et la langue vernaculaire du IX^e siècle d'autre part, reposait sur l'intérêt porté à la langue parlée.

Alors que la langue vernaculaire était écrite en Grande-Bretagne dès la première moitié du VIII^e siècle, les premiers textes écrits en vieil haut et bas allemand n'apparurent qu'après 795. Beaucoup furent copiés à Fulda entre 810 et 850, c'est-à-dire sous l'influence ou la direction de Raban, même si l'effort fut général à l'est de l'Empire¹⁶. Le bilinguisme lettré ainsi développé¹⁷ correspond à l'apparition d'un nouveau mot : *teodiscus*.

Probablement issu des langues germaniques, ce terme apparut pour la première fois dans la lettre du légat Georges d'Ostie au pape Hadrien I^{er} à propos du concile tenu en Mercie en 786¹⁸. *Teodisce* y désigne la langue vernaculaire, différente du latin. Les apparitions suivantes du terme, dans les *Annales regni Francorum*¹⁹ puis dans un capitulaire pour l'Italie en 801²⁰, accompagnent la définition de la trahison et montrent que ce mot n'était lié à aucune population particulière, mais concernait l'ensemble des sujets de l'empereur. Deux langues étaient donc reconnues dans l'empire en 801 : le latin et la langue tudesque.

En revanche, les actes du concile de Tours de 813, distinguent la langue romaine rustique de la langue tudesque²¹. Cette précision indique la reconnaissance d'une langue populaire issue du latin, désormais distincte du latin savant²². Dès lors différentes langues parlées purent être reconnues. Ainsi, le *Livre sur les parties du discours selon Donat* écrit par Smaragde de Saint-Mihiel entre 800 et 812 attribue une langue tudesque seulement aux Francs et aux Goths²³. Depuis son apparition en 786, le mot *teodiscus* acquérait donc peu à peu un sens plus précis, distinct de la langue latine rustique, attribué plus spécifiquement à la langue des Goths et des Francs.

En 816, ce terme apparaît sans doute pour la première fois pour désigner un groupe d'hommes dans un diplôme de Bergame de 816, où il désigne des témoins de statut social élevé et d'origine transalpine²⁴. Saliens, Ripuaires, Alamans et Bavares pouvaient être désignés en Italie comme *teotischis homines*, suivant une dénomination qui les distingue des locaux, soumis à la loi lombarde ou romaine. La distinction juridique recoupait ici la distinction linguistique. La perception progressive d'une langue, ou d'une famille de langues, commune aux habitants du nord et de l'est de l'empire carolingien est aussi exprimée dans une lettre envoyée par Loup de Ferrières à l'abbé Bun de Hersfeld, en 836, à propos de sa *Vita Wigberti*, écrite lors de son séjour à Fulda²⁵ :

Puissé-je aussi obtenir de la bienveillance du lecteur instruit que si en quelque endroit la douceur de la langue latine est rendue âpre par les noms vernaculaires de personnes et de lieux de la langue germanique, il le supporte patiemment²⁶.

Pour Loup, il existait donc une langue différente du latin, spécifique aux régions de Germanie.

Dans la première moitié du IX^e siècle, le terme de *teodiscus* acquit un sens plus précis. Si Alcuin et Smaragde furent les premiers à l'utiliser, il apparaît ensuite particulièrement souvent sous la plume des élèves de Raban Maur, Walahfrid Strabon, Gottschalk le Saxon, Fréculf de Lisieux et Otfrid de Wissembourg. Ce qui est particulièrement étonnant dans la présentation du *De inventione linguarum*, ce n'est donc pas le rapprochement entre des peuples du nord et de l'est de l'Europe par leur langue vernaculaire, mais le lien établi par la langue entre les peuples du IX^e siècle et les peuples de l'antiquité alors disparus, Marcomans, Vandales et Teutons.

Dans l'antiquité romaine on appelait Germains tous les peuples habitant en Germanie, c'est-à-dire dans l'espace au-delà du Rhin et du Danube. Pour les auteurs antiques, comme César, Pline l'Ancien et Tacite, les Germains étaient définis par leur territoire et organisés en différents peuples qui avaient en commun leur origine, leur apparence physique, leurs mœurs, leur religion et leurs institutions²⁷. Nous ignorons si ces groupes eux-mêmes, que les Romains eurent beau jeu de dresser les uns contre les autres, avaient le sentiment d'appartenir à une telle communauté. En ce sens, il est notable que

le terme de German semble avoir perdu toute actualité pour les auteurs écrivant après le III^e siècle²⁸.

L'hypothèse d'une communauté d'origine et de destin des peuples issus de Germanie ne fut plus exprimée avant le IX^e siècle. Les Francs se reconnaissaient ainsi comme les héritiers des Sicambres²⁹, mentionnés par les auteurs antiques en Germanie³⁰, mais prétendaient, à partir du milieu du VII^e siècle, avoir une origine troyenne qui les apparentait aux Romains, aux Macédoniens et aux Turcs³¹. Ils étaient ainsi différents dès les origines des Goths, mentionnés dans l'antiquité en Germanie³² mais aussi associés aux Gètes et aux Scythes et présentés pendant le haut Moyen Âge comme tirant leur origine de l'île nordique de Scandie³³.

La présentation romaine des barbares de Germanie n'était cependant pas totalement négligée. Ainsi, la descendance des peuples germaniques à partir des trois fils de Mannus, l'ancêtre commun de tous les Germains, telle que la présente Tacite³⁴ fut recopiée dans sept manuscrits, tous postérieurs au IX^e siècle³⁵. Une telle présentation, insérée comme un corps étranger dans ces manuscrits, ne fut intégrée qu'une seule fois à la présentation du destin d'un peuple, mais c'est à propos des Bretons, peuple qui n'avait jamais été mentionné en Germanie et auquel le même texte composé au cours du IX^e siècle, attribuait une origine troyenne³⁶.

Entre le IV^e et le IX^e siècle, les langues n'apparaissent donc jamais comme l'indice d'une origine ou d'un destin commun. Certes, Isidore de Séville définissait principalement un peuple par la langue, le droit, l'origine et les coutumes³⁷. Il présentait ainsi l'épisode de la tour de Babel :

Or, au début, il y avait autant de langues que de nations, ensuite, il y eut plus de nations que de langues, parce que d'une seule langue sortirent plusieurs nations. [...] Ainsi, nous avons d'abord traité des langues, ensuite des nations, parce que les nations sont nées des langues et non les langues des nations³⁸.

Suivant cette présentation, reprise par Bède, Raban et Fréculf³⁹, la langue ne peut définir un peuple, mais une langue commune pourrait témoigner d'un passé commun, après Babel. Ce raisonnement n'apparaît néanmoins qu'au IX^e siècle.

Auparavant, les présentations du destin lié de certains peuples barbares, séparés de plusieurs siècles, sont très rares. Dans la *Vie de saint Colomban et de ses disciples*, écrite après 639⁴⁰, Jonas de Bobbio mentionne un miracle du saint chez les Suèves, en Germanie, contre le culte du dieu païen Wodan⁴¹. Certains manuscrits ajoutent alors une interprétation de ce Wodan comme étant Mercure, mais celle-ci manque dans deux manuscrits fondamentaux⁴². Le premier à proposer cette association est donc peut-être Paul Diacre. Au début de son *Histoire des Lombards*, écrite avant 796⁴³, il mentionne les communes origines en Germanie des Goths, des Ruges, des Hérules, des Turcilinges et des Lombards, puis explique que le dieu Godan qui donna leur nom aux Lombards païens correspond au Mercure romain, qui aurait vécu en Grèce et non en Germanie⁴⁴. Cette remarque semble indiquer, au VII^e ou au VIII^e siècle, une reprise de la *Germanie* de Tacite, qui affirmait que les Germains, comme les Gaulois selon César⁴⁵, honoraient particulièrement Mercure⁴⁶. Si Paul Diacre expose pour différents peuples une origine commune en Germanie et sous-entend un paganisme semblable en ce lieu, ces éléments ne sont néanmoins plus évoqués ensuite à propos des Lombards, ni mis en rapport avec les langues.

Le rapprochement par la langue et l'écriture entre les Germains de l'antiquité et les peuples contemporains ne semble donc pas avoir été formulé avant le *De inventione linguarum*. En revanche, les runes qu'il décrit furent mentionnées pour la première fois par Venance Fortunat, dans un poème composé entre 566 et 576⁴⁷. Les premiers manuscrits comportant des alphabets runiques sont anglo-saxons ; la connaissance en était parvenue à Fulda, car Raban y fit copier ces lettres par Walahfrid Strabon entre 827 et 829⁴⁸.

Deux versions du *De inventione linguarum* jouent de l'assonance pour proposer un équivalent antique à des dénominations contemporaines : les Normands correspondraient aux Marcomans, la langue tudesque à celle des Teutons. Le rapprochement entre Normands et Marcomans vient peut-être de la lecture des *Histoires* d'Orose, qui mentionnent les Marcomans en Germanie⁴⁹ ou de celles d'Ammien Marcellin, qui décrivent leurs ravages. Ce dernier ouvrage était rare mais il fut copié à Lorsch et à Fulda à l'époque carolingienne⁵⁰.

Le rapprochement entre les adjectifs *teodiscus* et *teutonicus*, tel qu'il apparaît dans l'une des versions du *De inventione linguarum* est exprimé une seule fois dans la première moitié du IX^e siècle. Dans un manuscrit de Tours, écrit vers 830 et peut-être lié à Raban, le vers de l'*Enéide* « Ils sont accoutumés à lancer la *cateia* à la manière des Teutons »⁵¹, est ainsi glosé : « Les Teutons et les Cimbres sont des peuples de Germanie, que Marius vainquit. Des hastes : Les *cateia* sont appelées *hastes* en langue tudesque »⁵². Comme dans le *De inventione linguarum*, la langue permet l'expression d'une continuité entre des peuples contemporains parlant la langue tudesque et des peuples mentionnés dans l'antiquité. Ici est rappelée la victoire de Marius sur les Teutons rapportée par César⁵³.

La même association tudesque-teuton réapparaît ensuite dans l'œuvre d'un élève de Raban, Méginhard, qui poursuivit les *Annales de Fulda* après 869⁵⁴. En 876, les serments des fils de Louis le Germanique à la mort de leur père auraient été « écrits en langue teutonique »⁵⁵. Le terme semble ici utilisé comme un synonyme savant de *teodiscus*, qui désigne sans précision une langue vernaculaire, mais en l'associant implicitement à l'antiquité. Tout comme le rapprochement des Normands et des Marcomans, une telle interprétation archaïsante des noms de peuples permet de souligner les racines antiques de certains éléments contemporains, les ravages des païens comme la langue vernaculaire.

Dans la version du *De inventione linguarum* contenue dans le manuscrit du Vatican (B.A.V., Urb. Vat. 260), les runes sont mises de nouveau en rapport avec le paganisme, mais avec une allusion à une traduction de la Bible en langue vernaculaire, qui est sans doute la traduction d'Ulphilas, établie dans la deuxième moitié du IV^e siècle. Le traité reflète ici l'intérêt cultivé à la cour carolingienne pour le passé gothique.

L'œuvre de Jordanès consacrée au passé romain et gothique y était connue, ainsi que l'indique une lettre d'Alcuin demandant à Angilbert un ouvrage de Jordanès en 801⁵⁶. La curiosité d'Alcuin pour la culture barbare est marquée dans le manuscrit (Vienne, Ö.N.B., 795) qu'il composa pour Arn de Salzbourg en 799 et dans lequel il ajouta à son traité *De orthographia* un alphabet runique anglo-saxon (fol. 20^r)⁵⁷. Comme dans le *De inventione linguarum*, une réflexion sur la langue aboutissait à l'évocation des runes⁵⁸, premier pas dans la perception de la parenté linguistique entre les langues utilisées au nord ouest de l'Europe. Celle-ci est évoquée non par Alcuin, mais par certains de ses

lecteurs : vers 850, Baldo de Salzbourg ajouta à un manuscrit d'Alcuin des noms de lettres gothiques et des extraits de la traduction de la Bible en gothique par Ulfila⁵⁹ ; des informations du même type furent ajoutées, sans doute au X^e siècle, (fol. 20^r et ^v) dans le manuscrit de Vienne composé pour Arn de Salzbourg⁶⁰.

L'œuvre de Walahfrid Strabon, *De imagine Tetrici*, composée en 829, sur la statue de Théodoric rapportée de Rome par Charlemagne en 801, témoigne de l'importance prise à la cour par les représentations du passé gothique. Théodoric ne fut sans doute jamais présenté comme un modèle pour les souverains carolingiens⁶¹, mais le poème de Walahfrid montre combien le passé des Goths et de leurs rois était devenu important. Ce même thème est traité dans l'œuvre d'un autre élève de Raban, Fréculf, attesté comme évêque de Lisieux entre 825 et 850⁶².

Si la conservation de sa correspondance avec Raban avait permis de connaître l'importance de leurs liens, ce n'est qu'en 2002 que M. I. Allen a pu montrer de façon convaincante que Fréculf avait sans doute été moine à Fulda et élève de Raban jusqu'en juin 823⁶³. Ses *Histoires* furent composées entre 829 et 830⁶⁴. La première partie relate l'histoire du monde de la Création à la naissance du Christ ; la deuxième partie de la vie du Christ jusqu'au pontificat de Grégoire le Grand. Elle trace un portrait positif de Théodoric, à partir de l'œuvre de Jordanès, même si Fréculf y ajoute le récit de sa condamnation à être précipité dans l'Etna, d'après les *Dialogues* de Grégoire le Grand⁶⁵. Dans la première moitié du IX^e siècle, deux élèves de Raban s'interrogeaient donc sur le prestige des Goths et de leurs rois. Le destin des Goths faisait l'objet de discussions érudites⁶⁶, tandis que la Scandie, présentée comme le lieu d'origine des Goths et des Lombards, devenait aussi celui des Burgondes dans une chronique composée vers 801⁶⁷. Hormis le *De inventione linguarum*, Fréculf de Lisieux et Walahfrid Strabon furent les seuls à mettre en rapport les Goths des origines ou de l'époque de leur conversion avec les peuples contemporains parlant une langue tudesque. Dans ses *Histoires*, Fréculf donne deux présentations différentes des origines franques. La première est une reprise fidèle du premier récit des origines troyennes proposé par la *Chronique* de Frédégaire⁶⁸, la deuxième est totalement nouvelle :

D'autres affirment néanmoins que [les Francs] étaient originaires de l'île de Scanza, qui est une matrice de peuples d'où sortirent les Goths et tous les autres peuples tudesques, ce dont témoigne l'idiotisme de leur langue. En effet, il y a dans cette île une région qui, à ce qu'on raconte, est encore appelée Francia. Si Dieu y consent, nous souhaitons donner plus de détails à leur sujet dans un ouvrage postérieur⁶⁹.

Cette deuxième hypothèse reprend la présentation des origines des Goths proposée par Jordanès. Elle lui emprunte l'expression *vagina gentium*, mais aussi l'affirmation suivant laquelle l'origine d'un peuple est prouvée par un toponyme contemporain⁷⁰.

Fréculf propose deux raisons pour rapprocher les origines des Francs de celles des Goths : l'île de Scanza est l'origine des autres peuples tudesques, reconnaissables à leur langage et il y aurait encore sur l'île de Scanza une région nommée Francia. Ces deux arguments sont nouveaux dans la présentation du passé franc. Fréculf est le seul auteur à supposer ainsi l'existence d'une *Francia* dans les régions scandinaves. Quant à l'argument linguistique, il reflète un bouleversement dans l'approche des origines des peuples du haut Moyen Âge.

Alors qu'il était exilé de l'abbaye de Reichenau, entre 840 et 842, et avait pris connaissance de la *Chronique* de Fréculf⁷¹, Walahfrid Strabon expliquait ainsi l'insertion de mots grecs dans le vocabulaire religieux vernaculaire :

Si l'on se demande à quelle occasion ces vestiges du grec sont parvenus jusqu'à nous, il faut dire d'une part que les Barbares ont été soldat dans l'armée romaine et d'autre part que de nombreux prédicateurs sachant le grec et le latin sont venus combattre les erreurs parmi ces brutes. C'est pourquoi les nôtres ont appris beaucoup d'éléments utiles, qu'ils ignoraient auparavant, particulièrement des Goths, appelés aussi Gètes. Lorsqu'ils furent amenés à la foi du Christ, il est vrai pas par la voie droite, alors qu'ils demeuraient dans les provinces des Grecs, ils parlaient notre langue, c'est-à-dire la langue tudesque, et plus tard, comme en témoignent les histoires, les érudits de ce peuple traduisirent dans leur propre langue les livres divins, dont certains conservent encore aujourd'hui des témoignages⁷².

L'élève de Raban avance ici des explications semblables à celles du *De inventione linguarum* : la langue vernaculaire unit à travers les siècles les Goths de l'époque de leur conversion et ses contemporains.

Nous avons vu ici de nombreux points communs entre la présentation du destin de certains peuples, unis par leur langue germanique, dans le *De inventione linguarum* et les interprétations défendues par les élèves de Raban Maur avant le partage de Verdun. Si de tels parallèles ne permettent pas de préciser l'attribution du traité, ils prouvent le lien entre ce traité et l'enseignement et les réflexions menées à Fulda à l'époque de Raban Maur. Si celui-ci en était directement l'auteur, le sens politique d'une telle présentation éclairerait peut-être le fait que ces réflexions furent très peu diffusées dans la deuxième moitié du IX^e siècle et que Fréculf n'a jamais produit l'ouvrage qu'il annonçait.

En reprenant dans son capitulaire de 801 une désignation en langue tudesque pour qualifier un crime de haute trahison⁷³, Charlemagne plaça cette langue vernaculaire au cœur du discours politique. Les dédicataires de l'œuvre de Fréculf incitent aussi à chercher un sens politique à sa présentation des *nationes theotiscaae*. La première partie des *Histoires* de Fréculf fut dédiée à Héliaschar, le chancelier de Louis le Pieux jusqu'en 819, la deuxième partie à l'impératrice Judith, pour servir à l'instruction de son fils Charles. Même si l'ouvrage ne concerne pas la période contemporaine, ses dédicataires montrent qu'il s'agit d'une œuvre politique, plaidant pour la moralisation de l'exercice du pouvoir⁷⁴.

Entre 826 et 828, Ermold le Noir proposa aussi les Danois, ou Normands, comme ancêtres des Francs, sans doute pour justifier par leurs origines communes l'entrée des Danois dans l'ère d'influence franque, telle que semblait l'avoir concrétisée le baptême du roi Harald, filleul de Louis le Pieux. Les trois versions du *De inventione linguarum* témoignent d'un semblable intérêt pour les peuples nordiques et leur paganisme, qui déclina grandement après 830, alors que s'éloignait l'espoir d'une conversion rapide des Danois.

Quand Fréculf de Lisieux envisageait l'existence de *nationes theotiscaae* qu'il rapprochait des Goths, en 830, il pouvait désigner ainsi l'ensemble des peuples qui ne parlaient pas latin. Néanmoins, depuis une vingtaine d'années, ce terme était surtout appliqué pour désigner la langue des Francs, des Goths et des peuples situés au nord-est

des Alpes. En associant ce terme linguistique aux Francs et aux Goths ainsi qu'à d'autres peuples de langues proches, Fréculf et Walahfrid supposaient une nouvelle communauté de destin des peuples barbares, fondée sur leur langue, preuve de leurs origines communes. Cette perception d'une communauté linguistique entre les peuples installés sur les territoires de l'ancien empire romain d'Occident était un élément nouveau, favorable à une vision unifiée du destin de l'empire, telle que la soutenaient la cour de Louis le Pieux et le parti de Lothaire.

Or l'abbatiate de Raban vit le renforcement des liens privilégiés entre Fulda et les souverains francs⁷⁵. Raban apporta son appui au parti de l'empereur⁷⁶, multipliant, après 830, les œuvres exégétiques et politiques dédiées à Louis et à sa femme Judith⁷⁷. Tout comme son élève Walahfrid, privé de son abbaye de Reichenau entre 840 et 842, il fut évincé de Fulda en raison de son soutien à Lothaire. Seul à défendre l'unité de l'Empire après la mort de Louis le Pieux, ce dernier fut vaincu par ses frères Louis et Charles en 841. Raban ne retrouva une fonction prestigieuse qu'après son ralliement à Louis, entre 844 et 845.

L'évocation de « nations tudesques » parlant toutes la même langue depuis l'antiquité, proposait un destin commun, depuis les origines, pour l'ensemble des peuples progressivement intégrés à l'Empire carolingien. Après 843, de telles considérations avaient peu de chance de trouver un écho, l'heure étant à la justification des divisions, et non plus à celle de l'unité. Ainsi, en écrivant son *Histoire des fils de Louis le Pieux*, à la demande de Charles le Chauve, avant sa mort en 844, Nithard soutenait qu'il existait deux langues parlées différentes au sein des élites de l'Empire franc, préfigurant le partage en différents royaumes :

Donc le 16 des calendes de mars, Louis et Charles se réunirent en la cité qui jadis s'appelait *Argentaria*, mais qui aujourd'hui est appelée communément Strasbourg, et prêtèrent, Louis en langue romane et Charles en langue tudesque, les serments qui sont rapportés ci-dessous. Mais avant de prêter serment, ils harangèrent comme suit le peuple assemblé, l'un en tudesque, l'autre en langue romane⁷⁸.

Une distinction linguistique est présentée cette fois comme recoupant la séparation politique entre les soutiens orientaux de Louis et occidentaux de Charles. Bien qu'elle révélât une grande acuité aux fondements linguistiques des différentes langues vernaculaires, l'hypothèse d'une origine et d'un destin commun des peuples parlant une langue tudesque devint ainsi rapidement caduque. Après 843, l'éclatement politique du monde franc entraîna la recherche de divisions conservées depuis les origines, et non plus de points communs.

Qu'il soit ou non de Raban Maur, le traité intitulé *De inventione linguarum* témoigne de la brève période où, sous l'impulsion de l'enseignement de Raban, il devint possible de percevoir les fondements linguistiques communs à différentes langues parlées dans le monde franc, comme le montrent les ouvrages de ses élèves Fréculf et Walahfrid. Ces langues vernaculaires rappelaient ainsi un passé partagé des peuples de l'Empire, évoqué dans les sources latines décrivant la Germanie barbare. Ces éléments communs étaient souvent rappelés pour défendre la possibilité de l'intégration de ces peuples sous l'autorité franque. S'ils ignoraient les règles de la linguistique, les érudits carolingiens étaient donc à même, en reconnaissant l'usage commun des runes et la proximité des

mots, de repérer différentes familles de langues et d'instrumentaliser, comme les chercheurs des XIX^e et XX^e siècles, leurs découvertes philologiques en faveur de différents projets politiques. La connaissance des auteurs latins de l'antiquité étayait ces différentes présentations, avant comme après l'éclatement de l'Empire. Ainsi, un autre élève de Raban Maur, Rodolphe de Fulda, utilisa la *Germanie* de Tacite, entre 851 et 865, pour présenter l'histoire des Saxons⁷⁹. Alors que les humanistes se saisirent de l'ouvrage pour exalter les origines et le destin communs des différents États rassemblant des populations de langue germanique, Rodolphe utilisa l'œuvre de Tacite pour présenter un passé totalement distinct des Saxons, situés à l'écart des autres peuples depuis les origines, y compris en Germanie⁸⁰.

Magali Coumert

Université de Bretagne Occidentale, CRBC-UMR 6038

magali.coumert@univ-brest.fr

-
- ¹ D. Mertens, *Die Instrumentalisierung der Germania des Tacitus durch deutschen Humanisten*, dans H. Beck, D. Geuenich, H. Steuer et D. Hakelberg (éd.), *Zur Geschichte der Gleichung « Germanisch-Deutsch »; Sprache und Namen, Geschichte und Institutionen*, Berlin-New York, 2004, E-RGA 34, p. 37-101. Je remercie le professeur Haubrichs pour ses conseils bibliographiques, ainsi qu'O. Szerwiniack pour sa précieuse relecture.
- ² W. Pohl, *Der Germanenbegriff vom 3. bis zum 8. Jahrhundert ; Identifikationen und Abgrenzungen*, *ibidem*, p. 163-183.
- ³ G. Dumézil, *Les dieux des Germains. Essai sur la formation de la religion scandinave*, Paris, 1959.
- ⁴ Bien que nuancée, cette position se retrouve aussi dans l'ouvrage de R. Wenskus, *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen Gentes*, Cologne, 1961.
- ⁵ W. Pohl, *Die Germanen*, Munich, 2000 ; J. Jarnut, *Germanisch. Plädoyer für die Abschaffung eines obsoleten Zentralbegriffes der Frühmittelalterforschung*, dans W. Pohl (éd.), *Die Suche nach den Ursprüngen. Von der Bedeutung des frühen Mittelalters*, Vienne, 2004, p. 107-113.
- ⁶ Eginhard, *Vie de Charlemagne* 29, éd. et trad. L. Halphen, Paris, 1938.
- ⁷ M. Innes, *Teutons or Trojans ? The Carolingians and the Germanic past*, dans Y. Hen et M. Innes (éd.), *The uses of the Past in the early Middle Ages*, Cambridge, 2000, p. 227-249.
- ⁸ Melchior Goldast, *Alamannicarum rerum scriptores aliquot vetusti*, Francfort, 1606, reproduit dans *Patrologie Latine*, t. 112, J.-P. Migne éd., Petit-Montrouge, 1851-2, col. 1579-1582. Dans la même série de publications, M. Goldast n'avait pas hésité à éditer des œuvres anonymes.
- ⁹ Il n'existe pas encore d'édition scientifique du *De inventione linguarum*. Voir les efforts successifs de G. Baesecke, *Das Abecedarium Nordmannicum*, dans *Runenberichte* 1, 1941, p. 76-90 (en se méfiant des obsessions suspectes d'« Eindeustchung »), R. Derolez, *Runica manuscripta, the english tradition*, Bruges, 1954 et K. H. Rexroth, *Volkssprache und werdendes Volksbewusstsein im ostfränkischen Reich*, dans H. Beumann et W. Schröder (éd.), *Nationes I. Aspekte der Nationenbildung im Mittelalter*, Sigmaringen, 1978, p. 275-316. Je reprends les transcriptions fournies dans ce dernier article.

- ¹⁰ Ce traité est notamment absent du catalogue des œuvres de Raban dressé par Rodolphe de Fulda, *Miracula Sanctorum in Fuldenses ecclesias translatorum*, 15, éd. G. Waitz, Hanovre, 1887, *M.G.H., Scriptores*, XV, p. 328-341.
- ¹¹ *De inventione linguarum*, *P.L.*, t. 112, c. 1581-1582 : *fertur quod sanctus Bonifacius archiepiscopus ac martyr, ab Angulsaxis veniens, hoc antecessoribus nostris demonstrarit.*
- ¹² La démonstration de K. H. Rexroth, art. cit., suivant lequel la désignation comme « Anglo-saxons » était alors typique de Fulda, ne peut être retenue, puisque la première occurrence de cette expression se trouve dans l'*Histoire des Lombards* (IV, 22) de Paul Diacre.
- ¹³ *De inventione linguarum*, *P.L.*, t. 112, c. 1581-1582 : *Litteras quippe quibus utuntur Marcomanni, quos nos Nordmannos vocamus, infra scriptas habemus, a quibus originem, qui Theodiscam loquuntur linguam, trahunt. Cum quibus carmina sua incantationesque ac divinationes significare procurant qui adhuc paganis ritibus involvuntur.*
- ¹⁴ *De inventione linguarum*, version courte, contenue dans les manuscrits Paris, B.N.F., lat. 5239, et Londres, British Library, Cotton, Titus D XVIII : *Hae literarum figurae in gente Nortmannorum feruntur inventae, quibus ob carminum eorum memoriam at incantationum uti adhuc dicunt. quibus et runstafas nomen imposuerunt ob id, ut reor quod his res absconditas vicissim scriptitando aperiebant.*
- ¹⁵ Version du manuscrit Vat., B.A.V., Urb. lat. 260 : *Literas sequentes cum minio colore notate nordmanni in suis usitant carminibus et vocantur apud eos rune. sunt autem nonnulli qui opinantur quod quando gothi et uuandali gentes de finibus nordmannorum egredientes per germaniam et italiam ad mare uenientes perque illud transuecti in affrica consistebant ; crescente apud eos christiana religione christiani ex parte effecti ; doctores eorum tam nouum quam uetus testamentum in suam linguam hoc (est) in theotiscam uel in theotonicam conuerterunt cum istis litteris.*
- ¹⁶ D. Geuenich, *Zur althochdeutschen Literatur aus Fulda*, dans A. Brall (éd.), *Von der Klosterbibliothek zur Landesbibliothek. Beiträge zum zweihundertjährigen Bestehen der Hessischen Landesbibliothek Fulda*, Stuttgart, 1978, p. 199-124 ; W. Haubrichs, *Althochdeutsch in Fulda und Weissenburg-Rabanus Maurus und Otfrid von Weissenburg*, dans R. Kottje et H. Zimmermann (éd.), *Rabanus Maurus, Lehrer, Abt und Bischof*, Wiesbaden, 1982, p. 182-193 et W. Haubrichs, *Die Anfänge. Versuche volkssprachiger Schriftlichkeit im frühen Mittelalter*, Tübingen, 2^e éd., 1995, *Geschichte der deutschen Literatur*, bd. I, 1.
- ¹⁷ M. Banniard, *Rhabanus Maurus and the vernacular languages*, dans R. Wright (éd.), *Latin and the Romance languages in the early Middle Ages*, Londres, 1991, p. 164-174.
- ¹⁸ Alcuin, *Lettres*, p. 28, éd. E. Dümmler, Berlin, 1895, *M.G.H., Ep.* 4. Voir H. Thomas, *Frenkisk. Zur Geschichte von theodiscus und teutonicus im Frankenreich des 9. Jahrhunderts*, dans R. Schieffer (éd.), *Beiträge zur Geschichte des regnum Francorum*, Sigmaringen, 1990, p. 67-95. W. Haubrichs, *Theodiscus*, dans H. Beck, H. Steuer et D. Timpe (dir.), *Reallexikon der germanischen Altertumskunde* 2^e éd., Berlin/New-York, (désormais cité RGA²), 2005, vol. 30, p. 421-428 refuse ces hypothèses sur la création du terme.
- ¹⁹ *Annales regni Francorum*, a. 788, éd. F. Kurze, Hanovre, 1895, *M.G.H., S.R.G.* : « Une fois qu'il fut convaincu de tout cela, les Francs, les Bavares, les Lombards, les Saxons et ceux de toutes les provinces qui étaient venus à cette assemblée, se rappelant ses premiers méfaits et comment il avait fait défaut au roi Pépin lors

d'une campagne militaire, ce qui en langue tudesque se dit *harisliz*, condamnèrent Tassilon à mort ». *Et de haec omnia conprobat, Franci et Baioarii, Langobardi et Saxones, vel ex omnibus provinciis, qui ad eundem synodum congregati fuerunt, reminiscetes priorum malorum eius, et quomodo domnum Pippinum regem in exercitu derelinquens et ibi, quod theodisca lingua harisliz dicitur, visi sunt iudicasse eundem Tassilonem ad mortem.*

- ²⁰ *Capitulaire de Pavie*, a. 801, § 3, *Capitularia aevi Karolini* n°98, éd. A. Boretius, Hanovre, 1883, *M.G.H., Leges sectio II*.
- ²¹ *Actes du concile de Tours de 813*, § 17, *Concilia aevi Karolini* n°38, éd. A. Werminghoff, Hanovre-Leipzig, 1906, *M.G.H., Leges sectio III, Concilia II*.
- ²² B. Banniard, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, 1992, p. 305-368.
- ²³ Smaradg de Saint Mihiel, 2, X, 2T, l. 247 à 265, éd. B. Löfstedt, L. Holtz et A. Kibre, *Livre sur les parties du discours selon Donat*, Turnhout, 1986.
- ²⁴ J. Jarnut, *Teotischis homines (a. 816). Studien und Reflexionen über den ältesten (urkundlichen) Beleg des Begriffs theodiscus*, *MIÖG* 104, 1996, p. 26-40.
- ²⁵ A. Romana, *Lupo di Ferrières, un umanista nel IX secolo*, dans G. Leonardi (éd.), *Gli umanissimi medievali*, Florence, 1998, p. 583-589.
- ²⁶ Loup de Ferrières, *Lettre n°6*, éd. L. Levillain (mais je modifie sa traduction), Paris, 1927 : *Id autem a periti benivolentia lectoris optinuerim, ut, sicubi latini sermonis lenitas hominum locorumve nominibus germanicae linguae vernaculis asperatur, modice ferat.*
- ²⁷ R. Wolters, *Tacitus*, dans *RGA*², vol. 30, 2005, p. 262-267.
- ²⁸ W. Pohl, art. cité et H. W. Goetz Gens. *Terminology and perception of the « germanic » peoples from late antiquity to the early middle ages*, dans R. Corradini, M. Diesenberger et H. Reimitz (éd.), *The constructions of communities in the early Middle Ages. Texts, Resources, and Artefacts*, Leyde-Boston, 2003, *TRW* 12, p. 39-64.
- ²⁹ Grégoire de Tours, *Histoires*, II, 31, éd. B. Krusch et W. Levison, Hanovre, 1937-1951, *M.G.H., S.R.M.* t. 1, vol. 1 ; Venance Fortunat, *Poèmes*, VI, v. 97, 133, éd. et trad. M. Reydellet, Paris, 1994-2004, coll. des Universités de France.
- ³⁰ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, IV, 14, 99 éd. D. Delefsen, revue par L. Van Jan, Cambridge-Londres, 1942, coll. « Loeb Classical Library » ; Florus, *Tableau de l'histoire du peuple romain de Romulus à Auguste*, II, XXX, éd. et trad. P. Jal, Paris, 1967, coll. des Universités de France ; Orose, *Histoires*, VI, 9, 1 éd. et trad. M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, 1990, coll. des Universités de France.
- ³¹ Frédégaire, *Chronique*, II, 4-8 et III, 2-9, éd. B. Krusch, Hanovre, 1888, *M.G.H., S.R.M.* II, éd. et trad. partielles A. Kusternig, dans *Quellen zur Geschichte des 7. und 8. Jahrhunderts*, Darmstadt, 1982.
- ³² Strabon, *Géographie*, VII, 1, 3, éd. et trad. C. Aujac, R. Baladié et F. Lasserre, Paris, 1967-1989, coll. des Universités de France ; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, IV, 14, 99, éd. citée ; Tacite, *La Germanie*, XLIV, 1, éd. et trad. J. Perret, Paris, 1949, coll. des Universités de France et *Annales*, II, 62, 2, éd. et trad. P. Willeumier, 3^{ème} tirage revu par J. Hellegouarc'h, Paris, 1990, coll. des Universités de France.
- ³³ Jordanès, *Histoire des Goths*, 9, éd. F. Giunta et A. Grillone, Rome 1991, coll. « Fonti per la storia d'Italia », trad. O. Devillers, Paris, 1995, coll. La roue à livres.
- ³⁴ Tacite, *La Germanie*, I, 3. Même division dans Pline l'Ancien, *Histoires naturelles*, IV, 14, 99.
- ³⁵ W. Goffart, *The supposedly "Frankish" table of Nations : An Edition and Study*, dans *Frühmittelalterliche Studien* 17, 1983, p. 98-130.

- ³⁶ *Histoire des Bretons*, 10 et 17, éd. E. Faral, dans *La légende arthurienne. Etudes et documents. Première partie : les plus anciens textes*, Paris, 1929, Bibliothèque de l'Ecole des hautes études. Sciences philologiques et historiques 255, t. III, p. 2 à 44. Voir D. N. Dumville, *Historia Brittonum : an Insular History from the Carolingian Age*, dans A. Scharer et G. Scheibelreiter (éd.), *Historiographie im frühen Mittelalter*, Vienne-Munich, 1994, p. 406-434.
- ³⁷ H. W. Goetz, *Zur zeitgenössischen Terminologie und Wahrnehmung ostfränkischer Ethnogenese im 9. Jahrhundert*, dans *MIÖG* 108, 2000, p. 85-116.
- ³⁸ Isidore de Séville, *Étymologies*, IX, 1, 1-14, éd. et trad. M. Reydellet, Paris, 1984 : *Initio autem quot gentes tot linguae fuerunt, deinde plures gentes quam linguae, quia ex una lingua multae sunt gentes exortae. [...] Ideo autem prius de linguis ac deinde de gentibus posuimus, quia ex linguis gentes, non ex gentibus linguae exortae sunt.*
- ³⁹ Bède, *De linguis gentium*, P.L. t. 90, col. 1179 ; Raban Maur, *De universo* 16, P.L. t. 111, col. 435-445 ; Fréculf de Lisieux, *Histoires*, I, 1, 28, éd. M. I. Allen, Turnhout, 2002, C.C., C.M. 169.
- ⁴⁰ I. Wood, *The Vita Columbani and Merovingian hagiography*, dans *Peritia* I, 1982, p. 63-80.
- ⁴¹ Jonas de Bobbio, *Vie de saint Colomban et de ses disciples*, I, 27, 51 et 53, éd. B. Krusch, trad. A. de Vogüé, Bellefontaine, 1988.
- ⁴² Cette glose est intégrée par B. Krusch, dans son édition, mais omise par A. de Vogüé. D. Bullough, *The career of Columbanus*, dans M. Lapidge (éd.), *Columbanus. Studies of the latin writings*, Woodbridge, 1997, p. 1-28 considère lui aussi qu'il s'agit d'une reprise des informations données par Paul Diacre.
- ⁴³ W. Pohl, *Paulus Diaconus und die "Historia Langobardorum" : Text und Tradition*, dans A. Scharer et G. Scheibelreiter (éd.), *op. cit.*, p. 375-405.
- ⁴⁴ Paul Diacre, *Histoire des Lombards*, I, 1, éd. G. Waitz, Hanovre, 1878, M.G.H., S.R.G., trad. F. Bougard, Turnhout, 1994, coll. Miroir du Moyen-Âge.
- ⁴⁵ César, *Guerre des Gaules*, VI, 17, 1 éd. et trad. L.-A. Constans, Paris, 1926, coll. des Universités de France.
- ⁴⁶ Tacite, *La Germanie*, IX, 1, éd. citée.
- ⁴⁷ Venance Fortunat, *Poèmes*, 7, 18, 19, éd. citée.
- ⁴⁸ B. Bischoff, *Eine Sammelchrift Walahfrid Strabos (cod. Sangall. 878)*, dans *Mittelalterliche Studien* II, Stuttgart, 1967, p. 35-51.
- ⁴⁹ Orose, *Histoires*, VII, 15, 8, éd. citée.
- ⁵⁰ Rome, B.A.V., lat. 1873, daté de la première moitié du IX^e siècle. Voir R. McKitterick, *The writing and copying of history in Carolingian Monasteries : the example of Lorsch*, dans *Le scrittura dai monasteri*, Rome, 2003, Acta instituti romani Finlandiae, 29, p. 157-177.
- ⁵¹ Virgile, *Enéide*, VII, 741, éd. et trad. J. Perret, Paris, 1978, coll. des Universités de France : *Teutonico ritu soliti torquere cateias*.
- ⁵² Bern 165, fol. 146^v : *Teutones et Cimbri populi s(unt) Germanie, quos vicit Marius hastas. catheie lingua theotisca haste dicuntur* : cf L. Weisgerber *Vergil Aeneis VII 741 und die Frühgeschichte des Namens Deutsch*, dans *Rheinisches Museum für Philologie* 86, 1936, p. 97-126 reproduit dans idem, *Deutsch als Volksname*, Stuttgart, 1953, p. 11-39.
- ⁵³ César, *Guerre des Gaules*, I, 40, 5, éd. citée.
- ⁵⁴ Voir la préface de sa traduction par T. Reuters, *The annals of Fulda*, Manchester-New York, 1992, p. 1-14.
- ⁵⁵ *Annales regni Francorum, a. 876* : *Cuius sacramenti textus theutonica lingua conscriptus in nonnullis locis habetur.*

- ⁵⁶ Alcuin, *Lettres*, 221, l. 15, éd. E. Dümmmler, Berlin, 1895, *M.G.H.*, Ep. IV, *Karolini Aevi* II.
- ⁵⁷ Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 795, est reproduit en fac-similé par F. Unterkircher, Graz, 1969.
- ⁵⁸ K. Düwel, *Runenkunde*, Stuttgart/Weimar, 3^e éd. entièrement corrigée, 2001.
- ⁵⁹ Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 751. Voir W. Haubrichs, *Die Anfänge...*, *op. cit.*, p. 269.
- ⁶⁰ Le débat est présenté par F. Unterkircher dans son introduction au fac-similé du manuscrit de Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 795, Graz, 1969, note 14, p. 21.
- ⁶¹ P. Godman, *Louis « the Pious » and his poets*, dans *Frühmittelalterliche Studien*, 19, 1985, p. 239-289.
- ⁶² P. Depreux, *Prosopographie de l'entourage de Louis-le-Pieux (781-840)*, Sigmaringen, 1997, p. 197-198.
- ⁶³ Voir la préface à l'édition citée, n. 39, p. 11-18.
- ⁶⁴ P. Depreux, *L'actualité de Fréculf de Lisieux : à propos de l'édition critique de son œuvre*, dans *Tabularia. Sources écrites de la Normandie médiévale, Études* 4, 2004, p. 53-60.
- ⁶⁵ Fréculf, *Histoires*, II, 5, 18, éd. citée.
- ⁶⁶ M. Innes, art. cité.
- ⁶⁷ *Chronique universelle jusqu'à 741*, p. 4, l. 28 à 34, éd. G. Waitz, Hanovre, 1881, *M.G.H.*, *Scriptores* 13, p. 4-19.
- ⁶⁸ Frédégaire, *Chronique*, II, 4-6, éd. citée.
- ⁶⁹ Fréculf de Lisieux, *Histoires*, I, II, 26 : *Alii uero affirmant eos de Scanza insula, quae uagina gentium est, exordium habuisse, de qua Gotthi et ceterae nationes Theotiscæ exierunt, quod et idioma linguae eorum testatur. Est enim in eadem insula regio, quae, ut ferunt, adhuc Francia nuncupatur. Domino autem annuente de his in sequenti opere plenius enarrare cupimus.*
- ⁷⁰ Jordanès, *Histoire des Goths*, § 25 et 26.
- ⁷¹ Voir B. Bischoff, art. cité, note 47.
- ⁷² Walafrid Strabon, *Libellus de exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum*, éd. A. L. Harting-Correa, Leyde-New York-Cologne, 1996, p. 481, 7, 30-38 : *Si autem quaeritur, qua occasione ad nos vestigia haec Grecitatis advenerint, dicendum et barbaros in Romana republica militasse et multos praedicatorum Graecae et Latinae locutionis peritos inter has bestias cum erroribus pugnatos venisse et eis pro causis multa nostros, quae prius non noverant, utilia didicisse, praecipueque a Gothis, qui et Getae, cum eo tempore, quo ad fidem Christi, licet non rectos itinere, perducti sunt, in Grecorum provinciis commorantes nostrum, id est Theotiscum, sermonem habuerint et, ut historiae testantur, postmodum studiosi illius gentis divinos libros in suae locutionis proprietatem transtulerint, quorum adhuc monimenta apud nonnullos habentur.*
- ⁷³ Voir notes 19 et 20.
- ⁷⁴ Voir P. Depreux, art. cité.
- ⁷⁵ R. Schieffer, *Fulda, Abtei der Könige und Kaiser*, dans G. Schimpf. (éd.), *Kloster Fulda in der Welt der Karolinger und Ottonen*, Francfort, 1996, p. 39-55.
- ⁷⁶ B.-S. Albert, *Raban Maur, l'unité de l'empire et ses relations avec les Carolingiens*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique* 86, 1991, p. 5-44.
- ⁷⁷ M. De Jong, *The empire as ecclesia : Rabanus Maurus and biblical histories for rulers*, dans Y. Hen, M. Innes (éd.), *op. cit.*

-
- ⁷⁸ Nithard, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, éd. et trad. Ph. Lauer, Paris, 1926, III, 5 :
Ergo XVI kal. marcii Lodhuvicus et Karolus in civitate que olim Argentaria vocabatur, nunc autem Strazburg vulgo dicitur, convenerunt et sacramenta que subter notata sunt, Lodhuvicus romana, Karolus vero teudisca lingua, juraverunt. Ac sic, ante sacramentum, circumfusam plebem, alter teudisca, alter romana lingua alloquuti sunt.
- ⁷⁹ H. Beumann, *Tacitus in Fulda ? Zu einem Buch von Ludwig Pralle*, dans *Hessisches Jahrbuch für Landesgeschichte* 3, 1953, p. 291-296 et J. Fried, *Fulda in der Bildungs- und Geitsgeschichte des früheren Mittelalters*, dans G. Schrimpf (éd.), *op. cit.*, p. 3-38.
- ⁸⁰ Rodolphe de Fulda, *Translatio Sancti Alexandri* 1, éd. B. Krusch, *Nachrichten der Gesellschaft des Wissenschaften zu Göttingen, Phil.-hist. Klasse*, 1933, p. 423-436. Voir F. Staab, *Rudolf von Fulda*, dans *RGA*², vol. 25, 2003, p. 409-412 et sur son œuvre hagiographique, W. Berschin, *Biographie im karolingischen Fulda*, dans G. Schrimpf (éd.), *op. cit.*, p. 315-324.